



HAL
open science

[compte rendu] Ari Daniel Levine, *Divided by a common language. Factional Conflict in Late Northern Song China, 2008*

Guillaume Dutournier

► **To cite this version:**

Guillaume Dutournier. [compte rendu] Ari Daniel Levine, *Divided by a common language. Factional Conflict in Late Northern Song China, 2008*. *Études Chinoises*, 2008, pp.387 - 392. halshs-02515317

HAL Id: halshs-02515317

<https://shs.hal.science/halshs-02515317>

Submitted on 23 Mar 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Ari Daniel Levine, *Divided by a common language. Factional Conflict in Late Northern Song China*, 2008

Guillaume Dutournier

Citer ce document / Cite this document :

Dutournier Guillaume. Ari Daniel Levine, *Divided by a common language. Factional Conflict in Late Northern Song China*, 2008. In: *Études chinoises*, n°29, 2010. Numéro spécial sur le pouvoir politique. pp. 387-392;

https://www.persee.fr/doc/etchi_0755-5857_2010_num_29_1_951_t16_0387_0000_1

Fichier pdf généré le 21/02/2020

Ari Daniel Levine, *Divided by a common language. Factional Conflict in Late Northern Song China*, Honolulu: University of Hawai‘i Press, 2008. 280 pages

Cet ouvrage, qui prolonge la thèse de l’auteur et un article paru dans le cinquième volume de la *Cambridge History of China (The Sung Dynasty and Its Precursors, 907-1279*, Cambridge: Cambridge University Press, 2009), se concentre sur un moment déterminant de l’histoire politique de la Chine prémoderne : les quelques décennies de lutte factionnelle qui opposent, à la fin des Song du Nord, une ambition réformiste sans précédent à une ligne antiréformiste non moins énergique, le conflit se soldant, après bien des soubresauts, par la victoire durable de la seconde. L’originalité de l’approche, qui fait fond sur un riche éventail de sources primaires et secondaires, est suggérée par ce titre en forme de paradoxe, où transparaît un étonnement proprement *sinologique* – au sens de cette perspective particulière qui fait simultanément la force et la faiblesse, à tout le moins le risque, du « regard éloigné » sur la Chine. En effet, ce ne sont ni la thématique du factionnalisme (déjà traitée dans de nombreux travaux chinois et occidentaux) ni les sources mobilisées (même si maints extraits de mémoires se trouvent ici traduits pour la première fois dans une langue occidentale) qui font la nouveauté de ce travail. Son apport – et peut-être sa limite – se situe avant tout dans son souci de questionner en propre des récurrences textuelles et des *topoi* discursifs (à l’image du binôme *junzi* 君子 homme de bien/*xiaoren* 小人 homme de peu) qui se trouvent ici analysés pour eux-mêmes, dans leur efficacité rhétorique propre. Car tel est le parti pris théorique du livre, qui s’inscrit dans la filiation d’un J. G. A. Pocock et, semble-t-il, plus largement du *linguistic turn* : postuler au fondement de l’histoire politique de la Chine une relative autonomie de la dimension rhétorique, ce qui implique d’en souligner la cohérence, mais aussi la force d’inertie.

La narration des événements progresse pourtant ici selon une dynamique ascensionnelle. À partir des réformes avortées de l’ère Qingli 慶曆 (1041-1049), l’élite sociopolitique des *shidafu* 士大夫 – nouvellement promue par les premiers empereurs Song pour faire pièce à l’ancienne aristocratie militaire – s’écharpe à fleuret de moins en moins moucheté sur la question des réformes fiscales et administratives. Pendant quelque

soixante ans, avocats et adversaires des réformes se disputent les hautes sphères du pouvoir (où se succèdent trois empereurs et deux régences), tout en cherchant à promouvoir leurs partisans dans la hiérarchie bureaucratique. Rompant avec la gestion inclusive de l'élite qui prévalait jusque-là (une stratégie du consensus reposant sur la neutralisation mutuelle des différents départements), les monarques en viennent dès les années 1060 à s'impliquer personnellement dans le soutien d'une coalition bureaucratique contre une autre. Cette évolution conduit à la mainmise progressive de l'exécutif sur les instances de contrôle (Censurat et bureau des Remontrances). Dans ce contexte, le conflit emblématique entre Wang Anshi 王安石 (1021-1086) et Sima Guang 司馬光 (1019-1086) n'est jamais que le premier jalon d'une longue instabilité politique, dont la brutalité croissante culmine avec les proscriptions de l'ère Chongning 崇寧 (1102-1104).

Comme le rappelle Levine, cette saga politique a fait l'objet de deux traditions d'analyse différentes (outre les travaux plus récents de Yu Yingshi 余英時 et de Ji Xiaobin 冀小斌, sur lesquels s'appuie également l'auteur). Tandis que l'approche marxiste (illustrée au premier chef par Luo Jiaxiang 羅家祥 et Shen Songqin 沈松勤, dont les travaux pionniers sont salués), contestant l'idée d'une quelconque autonomie du politique, ne semblait rien voir de plus dans la persistance d'un tel conflit que les soubresauts d'une superstructure reflétant avant tout les contradictions socio-économiques, les recherches nord-américaine et japonaise ont vu dans ce factionnalisme le résultat de changements structurels, et notamment de la montée en puissance des classes commerçantes du Sud (réformistes) en butte aux grands propriétaires terriens du Nord (antiréformistes).

Sans chercher à infirmer ces lectures sociopolitiques, Levine n'en élabore pas moins une toute autre perspective. Faisant le constat de la permanence d'une même rhétorique de stigmatisation indépendamment des lignes politiques défendues, il en déduit l'existence d'une « structure intellectuelle et linguistique » (p. 45) reposant sur le partage d'un même répertoire notionnel, ainsi que sur des références classiques et historiques communes. Plus proche d'une idéologie inconsciente que d'une option intellectuelle, cette structure pèse selon lui sur les prises de parole individuelles à au moins deux niveaux. Elle tend d'abord à diviser le corps des bureaucrates en « hommes de bien » et en « hommes de peu », la responsabilité du monarque, arbitre souverain et unique source de légitimité,

consistant à s'entourer exclusivement des premiers. Par ailleurs, toute forme d'affiliation « horizontale » étant conçue comme potentiellement séditeuse, les coalitions successives se représentent le service à l'empereur comme un rapport de loyauté individuelle (à l'image d'un « chœur de solistes » [p. 97]), d'où leur refus quasi universel de se reconnaître comme « factions » (*dang* 黨, terme dépréciatif dont l'auteur montre l'évolution sémantique, depuis sa relative abstraction dans l'antiquité jusqu'à la connotation « factieuse » qu'il accuse définitivement sous les Song).

Cette mise au jour de la cohérence du discours factionnel amène Levine à étudier davantage les grands auteurs de l'époque – Ouyang Xiu 歐陽修 (1007-1072), Su Shi 蘇軾 (1037-1101), Cheng Yi 程頤 (1033-1107), en plus des susnommés – sur la base de leurs écrits politiques qu'à travers leurs écrits philosophiques ou littéraires. Il s'agit, pour l'essentiel, soit des discours théoriques tirés des collections de textes propres à chacun d'entre eux, soit de mémoires au trône ou d'audiences à la cour sélectionnés dans les chroniques officielles et les collections constituées à partir des archives de cour. Ce travail considérable de collation des textes – rendu plus difficile par l'absence des *Shilu* 實錄 de la fin des Song du Nord et par les lacunes du *Xu zizhi tongjian changbian* 續資治通鑑長編 de Li Tao 李燾 (1115-1184) – s'effectue moyennant une conscience aiguë des biais idéologiques de la transmission textuelle. En effet, à part Wang Anshi, dont l'œuvre a été préservée entièrement, les réformistes, classés sous la rubrique « mauvais fonctionnaires » (*jianchen* 奸臣) du *Songshi* 宋史, ont été mis à l'index, ce qui réduit considérablement la connaissance que l'on peut en avoir et fausse la description des forces en présence. Cet obstacle est partiellement contourné par le recours à des sources alternatives, telles que le *Xu zizhi tongjian changbian shibu* 續資治通鑑長編拾補 de Huang Yizhou 黃以周 (1828-1899), le *Zizhi tongjian changbian jishi benmo* 資治通鑑長編紀事本末 de Yang Zhongliang 楊仲良 et, dans une moindre mesure, le *Songchao zhuchen zouyi* 宋朝諸臣奏議 de Zhao Ruyu 趙汝於 (1140-1196).

La reconstitution des divers épisodes du drame factionnel témoigne ici d'une *maestria* certaine, tant dans l'abondance des sources mobilisées que dans la finesse du rendu. Le travail archéologique sur le lexique de la faction, qui – du *Shujing* 書經 au *Lunyu* 論語, en passant par le *Zuo-zhuan* 左傳 et le *Yijing* 易經 – s'appuie manifestement sur des recherches

par reconnaissance de caractères, en évite soigneusement les travers par la contextualisation systématique des énoncés sélectionnés. Par exemple, l'auteur marque bien la différence d'usage auquel donne lieu l'expression *wudang* 吾黨 selon qu'on la trouve sous le pinceau des penseurs pré-Qin (où elle connote une simple affiliation sociale) ou dans la correspondance des auteurs Song (où elle se cantonne à un usage exclusivement privé). On note également un souci de clarté terminologique, que celui-ci porte sur des catégories génériques (ainsi de la distinction faite entre « rhétoricien factionnel » et « théoricien des factions » [p. 182]), ou qu'il concerne des séquences historiques distinctes (par exemple pour la différence établie entre « réformateurs et conservateurs » d'une part, et « réformistes et anti-réformistes » d'autre part [p. 186]).

Dans une certaine mesure, le pari de l'auteur semble gagné, qui dit vouloir parvenir à rendre la période concernée « bien plus complexe et contradictoire qu'un simple conflit bipartite entre réformistes et anti-réformistes » (p. 11). On peut néanmoins se demander si cet effort de complexification *via* la mise au jour d'un « imaginaire politique » ne se fait pas, sous d'autres aspects, au prix d'un certain nivellement d'ordres de réalité distincts. Au fil de la lecture, le « conflit factionnel » tend en effet à apparaître davantage comme un invariant de la culture politique impériale chinoise que comme l'épisode singulier de la fin des Song du Nord. De plus, la récurrence obstinée des schèmes de cette rhétorique, consciencieusement relevés par l'auteur à chaque fois qu'ils se présentent, finit par faire écran à la dynamique temporelle des situations décrites. Nombre de points, exposés souvent avec brio par l'auteur lui-même, sont pourtant susceptibles de fragiliser le fixisme relatif de cette approche.

Ainsi, à force d'analyser le factionnalisme comme un *discours*, c'est-à-dire en somme comme une entité suffisamment close sur elle-même pour être reconduite de monarchie en monarchie dans des contextes pourtant sensiblement différents (« this political discourse became increasingly decoupled from political practice and became increasingly resistant to redefinition » [p. 19]), l'auteur finit – au moins dans les bilans théoriques qui jalonnent sa réflexion – par occulter son historicité, ainsi que sa consistance sociologique. Or, l'ouvrage ne manque pas d'explications sur les prodromes d'un tel discours (tant au sujet de ses soubassements théoriques sous les Han que de ses préfigurations au cours du premier XI^e siècle),

ni non plus, quoique de manière plus marginale, de considérations à caractère sociologique sur la construction des réseaux, métropolitains et locaux, qui le véhiculent (l'auteur admet d'ailleurs ici une lacune [cf. p. 187]). Est aussi dûment relevé le fait que de nombreux lettrés, sous les Song du Sud, furent amenés par l'omniprésence de la tendance factionnelle à se détourner de la carrière bureaucratique en métropole pour privilégier l'ancrage au niveau local. Ainsi, en privilégiant une approche du factionnalisme comme simple jeu de langage, l'auteur tend – certes davantage dans ses conclusions que dans l'épaisseur de ses raisonnements et références – à en minorer la dimension de fait social et de fait évolutif.

Par ailleurs, l'ouvrage fournit pour ainsi dire des arguments contre lui-même lorsqu'il mentionne la pertinence du ressort générationnel dans la logique des soubresauts politiques. Les deux principales impulsions réformistes sont le fait d'empereurs jeunes (c'est le cas de Shenzong 神宗, qui prend fait et cause pour Wang Anshi), voire tout juste sortis de la minorité et désireux d'en découdre avec les pesanteurs d'une tutelle honnie (ainsi de Zhezong 哲宗) : l'aspect psychologique, patent dans les épisodes relatés, aurait probablement mérité d'être davantage souligné ici. Plus généralement, le logocentrisme de la perspective tend à favoriser une certaine confusion entre *paradigme* et *modèle*, laquelle, là encore, brouille quelque peu l'historicité du processus. Ainsi, le cours des événements lui-même plaide contre l'idée d'une structure comme imposée de l'extérieur par une nécessité « linguistique » qui exercerait son emprise sur les esprits. Par exemple, l'épisode Wang Anshi, lui-même approfondissement de la tentative de Fan Zhongyan 范仲淹 (989-1052) et de Ouyang Xiu quelques années plus tôt, semble bien posséder une valeur inaugurale pour la suite du conflit, tant comme contre-modèle – lors du « renouvellement de Yuanyou » (*Yuanyou genghua* 元祐更化), 1086-1094 promu par l'entourage de l'impératrice douairière Xuanren 宣仁 – que comme référence en filigrane pour les réformes plus lointaines qui verront le jour au niveau local sous l'impulsion de Zhu Xi 朱熹 (1130-1200), et au sujet desquelles Hymes a montré l'influence souterraine des réformes de Wang. De même, certains jeux d'échos présidant aux appellations d'ères (les proscriptions de Qingyuan 慶元, 1195-1200, renvoyant aux deux temps forts de l'anti-réformisme : l'ère Qingli, 1041-1049, et l'ère Yuanyou 元祐, 1086-1094) laissent entrevoir, dans la scansion des événements par les acteurs eux-

mêmes, un processus de dramatisation cumulative, bien plus que de reproduction à l'identique d'un motif formel. Enfin, si le statut à part du *Pengdanglun* 朋黨論 d'Ouyang Xiu, rédigé au tout début de la période, fait effectivement figure d'exception qui confirme la règle, cette règle n'en est pas pour autant inaltérable : comme le rappelle le dernier chapitre, les cartes sont redistribuées sous les Song du Sud, avec le repli des lettrés sur la sphère locale et l'émergence d'un discours d'autorité non plus *court-oriented*, mais *shi* 士-*oriented*, qui marque l'avènement d'une conception nouvelle de l'affiliation lettrée.

Ces quelques limites – sans doute liées au souci bien légitime d'ensemencer par des voies nouvelles un terrain déjà fort labouré – n'enlèvent rien à l'érudition et aux qualités de réflexion d'un ouvrage qui mérite de figurer en bonne place dans la bibliographie des études Song et, plus largement, de l'histoire politique impériale.

Guillaume Dutournier
INALCO/Collège de France

Dieter Kuhn, *The Age of Confucian Rule. The Song Transformation of China*, Cambridge (Mass.): Harvard University Press, 2009. 356 pages

L'ouvrage de Dieter Kuhn, professeur à l'université de Wurzburg, s'inscrit dans la série publiée par la Belknap Press de l'université de Harvard consacrée à l'histoire de la Chine impériale. Comme le sous-titre l'indique d'emblée, il s'agit dans ce volume de mettre en avant les mutations survenues pendant cette dynastie et d'analyser les transformations économiques, sociales, culturelles intellectuelles et scientifiques qui font de la Chine des Song (960-1279) une période de transition innovante et décisive vers la modernité.

Pour ce faire, Dieter Kuhn a construit son histoire en douze chapitres homogènes que l'on peut regrouper en deux parties distinctes, une diachronique et une autre thématique. Les quatre premiers chapitres s'attachent brièvement à décrire le contexte précédent l'accession des Song au